

---

## Des caves d'Hollenstein à la Sorbonne

---

Par MASSIN

Nous nous sommes rencontrés vers le milieu des années cinquante, au *Club du meilleur livre* dont j'étais le directeur artistique. Il m'apportait des projets, auxquels je n'ai pas donné suite. Pourquoi ? Parce que lui, me sembla-t-il, était entièrement tourné vers l'avenir ; il était pour la création de nouveaux caractères et à l'affût de la moindre nouveauté technique (on ne parlait pas encore de technologie, en ce temps-là), alors que moi, à l'inverse, je ne voyais pas la nécessité de dessiner de nouveaux caractères, ceux qui existaient étant assez nombreux et divers pour satisfaire à nos besoins. Mais surtout, je me sentais tourné vers le passé, vers le passé culturel de la typographie ; ainsi, m'étant pris de passion pour les créations de l'époque romantique, je me livrais à des pastiches certes assez réussis, mais des imitations tout de même dans lesquelles n'entrait pas la moindre innovation. Il est vrai que j'avais conscience, déjà, que, œuvrant essentiellement pour l'édition, il ne me fallait pas suivre les modes, car la mode, comme disait le poète Leopardi (un romantique lui aussi), est la mère de la Mort. Et je reprochais à Gérard de montrer un emballement pour des caractères fantaisie récemment créés, et qui avaient tant de succès qu'ils devenaient vite des lieux communs, sous la forme de menus de restaurant ou d'enseignes de coiffeurs. Enfin, *the last but not the least*, mon reproche essentiel était que Gérard mélangeait les styles comme à plaisir. Et cela, au puriste que j'étais — je le suis resté sur ce point — paraissait intolérable : comment peut-on associer des caractères elzéviens à des Didots, alors qu'ils sont antinomiques et concurrents pour l'éternité ?

Comme on le voit, nos premiers contacts étaient surtout fondés sur des désaccords. Tout changea par la suite, et ce fut le début d'une amitié durable et d'une estime profonde. Car je retrouvai Gérard quelques années plus tard, dans les caves de l'imprimerie qu'avait créée Albert Hollenstein, et qui devint vite une pépinière de jeunes talents. On n'imagine pas aujourd'hui l'influence qui a été celle de ce Suisse installé à Paris, qui avait su allier la rigueur germanique avec la fantaisie française, et qui disparut accidentellement il y a vingt-cinq ans. Dans cette cave où nous nous entassions le soir, après les heures de travail de la journée, l'air devenait vite irrespirable, et les conférences de Gérard étaient interminables : elles duraient bien trois heures le plus souvent ; Gérard lisait son texte à la lueur d'une petite lampe, entre deux projections, mélangeait les feuillets ; il défendait ses idées avec fougue, parlait de Péguy et de Mallarmé, comme plus tard il parlera de Restif de la Bretonne, de Nodier, d'Apollinaire, de Dada ou de Claudel. Chacun l'écoutait, et personne ne songeait, en dépit de l'heure

tardive, à quitter la salle envahie par la fumée et où l'on voyait, dans l'ombre, briller des yeux.

Si je n'ai retenu, de la longue carrière de Gérard Blanchard, que cet épisode des caves d'Albert Hollenstein, c'est que ce fut, pour ceux qui l'ont vécu, un moment de vie intense. Plus tard, Gérard ne lut plus son texte. Il parla sans notes ; il improvisa ; car il pouvait passionner son auditoire en abordant tous les sujets. Et, plus tard encore, avec les encouragements de Roland Barthes, il fit entrer la typographie à l'Université. Ce qui n'est pas rien.